

Des *backpackers* à Paris Condition touristique assumée et expérience composite de la ville

Gwendal Simon

Volume 32, numéro 1, 2013

Tourisme des routards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036657ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036657ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simon, G. (2013). Des *backpackers* à Paris : condition touristique assumée et expérience composite de la ville. *Téoros*, 32(1), 80–88.
<https://doi.org/10.7202/1036657ar>

Résumé de l'article

L'examen des pratiques des *backpackers* à Paris et le sens qu'ils attribuent aux hauts-lieux touristiques révèlent une construction singulière d'une expérience urbaine et touristique. Elle est à la fois moins idéologisée et plus composite, et relativise la perspective uniforme d'une découverte de la ville à l'écart des grands circuits touristiques. Les *backpackers* sont davantage à la recherche d'expériences marquantes mais dans une pluralité de registres et d'univers de visites. En montrant une population de touristes assez conventionnels et relativement peu dissidents face au tourisme de masse, cet article contribue aux débats sur l'institutionnalisation des *backpackers*.

Des *backpackers* à Paris

Condition touristique assumée et expérience composite de la ville

Gwendal SIMON

Sociologue à l'Université Paris Est Marne-La-Vallée
Laboratoire Ville Mobilité Transport
gwendal.simon@enpc.fr

RÉSUMÉ : L'examen des pratiques des *backpackers* à Paris et le sens qu'ils attribuent aux hauts-lieux touristiques révèlent une construction singulière d'une expérience urbaine et touristique. Elle est à la fois moins idéologisée et plus composite, et relativise la perspective uniforme d'une découverte de la ville à l'écart des grands circuits touristiques. Les *backpackers* sont davantage à la recherche d'expériences marquantes mais dans une pluralité de registres et d'univers de visites. En montrant une population de touristes assez conventionnels et relativement peu dissidents face au tourisme de masse, cet article contribue aux débats sur l'institutionnalisation des *backpackers*.

Mots-clés : Backpacking, institutionnalisation, Paris, pratique, tourisme.

Le terme de *backpacker* puise dans l'association de deux termes — *back* (le dos) et *pack* (le sac) — pour former l'ensemble signifiant de ceux qui voyagent « sac au dos ». Cette dénomination s'est diffusée à la fin des années 1960 avec la démocratisation des voyages et le développement de mouvements de contre-culture et réfère à un mode de voyage « léger ». Celui-ci est marqué par une économie et une autonomie dans les pratiques, mais aussi par un état d'esprit où prévaut une recherche d'expériences originales et non dénaturées par l'industrie du voyage et des imaginaires touristiques trop standardisés. Une partie des débats qui animent aujourd'hui la sphère académique questionne l'actualité de ce modèle originel : dans quelle mesure a-t-il évolué dans un contexte sociétal et touristique transformé par la poursuite de la tendance à la démocratisation des voyages (leur plus grande accessibilité culturelle et économique), par le développement économique du tourisme (la captation toujours plus importante de nouveaux marchés) et par l'affaiblissement d'un mouvement de contre-culture ? Dans quelle mesure sont-ils toujours une sorte d'antithèse du touriste contemporain tendant à éviter les éléments traditionnels de l'industrie touristique (Kontogeorgopoulos, 2003 : 177) ? Initialement, ces touristes étaient théorisés comme non institutionnalisés par Cohen (1972) dans le cadre d'un voyage qui n'est pas préarrangé par des voyagistes mais au contraire poursuivi individuellement avec des budgets relativement serrés. Cependant, l'hétérogénéité observée depuis plusieurs

années par certains auteurs (Noy, 2004 ; Uriely *et al.*, 2002) nuance cette catégorisation. Qu'en est-il lorsque ce type de touristes voyage en Europe et dans des destinations classiques du tourisme mondial dont Paris est emblématique ? Comment se modèlent des pratiques *a priori* distinctives dans l'espace parisien qui est balisé par un patrimoine historique ancien massivement visité ? Comment construire une expérience touristique distinctive, hors des circuits touristiques traditionnels dans une métropole dont les imaginaires trouvent leur source dans des référents connus et usités ? Comment ces objets touristiques situés au cœur de Paris s'intègrent-ils à ce type de voyage ?

L'étude aborde trois points : d'une part, elle questionne les éléments structurants de la pratique du *backpacking* et leur institutionnalisation, c'est-à-dire l'insertion de leurs activités dans le circuit économique classique (avec une offre de services dédiés, une labélisation des lieux dévolus aux *backpackers*, etc.). D'autre part, elle rend compte de Paris comme terrain d'étude et du recours au récit des voyageurs « sac au dos » pour saisir leur expérience au sein d'une destination touristique ancienne et mondialement connue. Nous définissons l'expérience comme l'idée d'une traversée avec le corps dans un espace plus ou moins nouveau, qui n'est pas donné d'avance (Derrida, cité par Cahen, 1986). Enfin, elle développe un ensemble de résultats sur la structuration singulière de la condition de ces touristes dans un tel espace.

Pratiquer le *backpacking*

Les caractéristiques qui structurent les pratiques des *backpackers* trouvent leur origine dans une économie budgétaire, la conduite de son propre voyage et une visée d'authenticité (*L'économie, l'autonomie et la recherche d'expériences non préfabriquées*). Ces éléments s'appuient initialement sur un socle conceptuel commun (*La non institutionnalisation comme cadre conceptuel originel*) qui a aujourd'hui évolué face à la diversification observée dans les pratiques. De nombreux travaux soulignent cependant l'existence de caractéristiques communes (*Les éléments structurants des pratiques*).

L'économie, l'autonomie et la recherche d'expériences non préfabriquées

Les *backpackers* sont généralement définis à travers une double référence : d'une part, l'économie souligne la petitesse de leur budget de voyage ou la nécessité de le gérer sur un temps long. Les *backpackers* peuvent être alors « *just people who travel cheaply* » (Muzaini, 2006 : 145). D'autre part, l'autonomie s'exprime dans l'organisation et le déroulement d'un voyage s'effectuant dans une certaine distance aux médiations et aux services proposés par les professionnels. Économie et autonomie sont néanmoins chapeautées par l'idée d'un style de voyage propre (Bell, 2002) porté par l'aventure et les rencontres. Celui-ci est défini par un souci d'authenticité dont le corollaire est la tendance au refus du préfabriqué et la recherche de l'original. Ce souci d'une confrontation à une réalité non dénaturée est présenté comme une caractéristique centrale de leur projet (Elsrud, 2001). Ce dernier est lisible au travers d'une de leurs motivations principales qui est de rencontrer les populations locales (Riley, 1988). Ils désirent être, au sein des pays visités, « *at one with the local* » (Muzaini, 2006) et éviter, autant que possible, les rencontres superficielles. Cet engagement est une des manières de se distinguer du tourisme de masse, qui est une autre des caractéristiques traditionnellement attachées à cette population. Ces motivations s'expliquent notamment par l'âge des touristes — ils sont jeunes — et la place traditionnelle du voyage dans des parcours biographiques : étudiants, jeunes adultes en fin de cursus scolaire, période sabbatique entre deux emplois, etc. En termes d'origines sociale et géographique, les *backpackers* sont principalement Blancs et issus des classes moyennes ou moyennes supérieures des sociétés occidentales ou développées. Pour Lallemand (2010), depuis plus de 40 ans, les pays d'où sont issues les populations en quête de loisirs exotiques sont restées stables : Europe de l'Ouest et du Nord, États-Unis et Canada (outre le trio disparate du Japon, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande). Les origines géographiques tendent néanmoins à s'étendre. Nos observations sur le terrain et l'échange avec les réceptionnistes en charge de l'accueil montrent que les Sud-Américains (Chiliens et Argentins, notamment) ainsi que les Chinois sont de plus en plus nombreux à voyager de la sorte.

La non-institutionnalisation comme cadre conceptuel originel

À l'origine, la figure du *backpacker* est redevable d'une histoire plurielle qui est à replacer dans l'examen de traditions variées de voyages : le Grand Tour que réalisa l'aristocratie anglaise

au XVIII^e siècle, les voyageurs itinérants et saisonniers et le développement des mouvements associatifs liés aux voyages des jeunes. Héritier de ces traditions disparates dans lesquelles la recherche d'expérience visant l'authentique (par le retour à des formes traditionnelles ou dans la recherche d'expériences formatrices) constitue un soubassement commun, le *backpacker* va se constituer progressivement. La matrice conceptuelle qui servira de point de départ aux développements théoriques est posée par Cohen (1972, 1973), qui distingue le tourisme institutionnalisé (« *institutionalized tourism* ») de son opposé (« *non institutionalized* »), auquel appartient la figure du *backpacker*. Le tourisme « non institutionnalisé » se distingue par deux catégories. Les « *explorers* » arrangent leur voyage seuls et essaient, autant que possible, de sortir des sentiers battus, mais recherchent un hébergement relativement confortable et des moyens de transports fiables. Rompant avec l'univers familial, les « *drifters* » ont le projet de davantage sortir des itinéraires communs et du mode de vie de leur culture d'origine. Cette partition opérée par le degré d'« institutionnalisation » a fait florès, engendrant d'autres dénominations du même acabit que celles proposées par Cohen. En dépit de la multiplicité de ces termes, il est entendu que la variété des groupes non-institutionnalisés constitue une catégorie distincte au tourisme de masse institutionnalisé (Uriely *et al.* 2002) que la plupart des études menées depuis les années 1990 considèrent en tant que *backpackers* (Loker-Murphy, 1996). Toutefois, si ce terme n'est pas directement remis en cause, la dimension « non institutionnalisée » et les catégories qui en découlent sont davantage discutées à mesure que ce tourisme s'appuie sur des supports institutionnalisés et que, à l'inverse, les formes de tourisme post-fordiste soulignent une plus grande individualisation des pratiques (Noy, 2004).

Les éléments structurants des pratiques

Au-delà du débat sur leur institutionnalisation, et malgré les différences nationales observées, trois caractéristiques sont suffisamment récurrentes dans de nombreux travaux de recherches pour agir comme un cadre structurant dans la définition de cette population.

Premièrement, ce sont les formes d'un voyage alternatif comme gage de distinction. Les itinéraires non conformes aux routes touristiques identifiées, les pratiques économes, les hébergements collectifs ou les regroupements inter-voyageurs sont mobilisés comme des gages d'authenticité, c'est-à-dire des preuves d'un voyage original, censément non dénaturé. Noy a montré comment les *backpackers* insistent sur la recherche de destinations préservées et inaltérées que souligne un champ lexical idoine, lisible dans les récits de voyage, tels que « *real* », « *genuine* », « *pure* », « *virgin* », « *original* », « *primitive* », « *wilde* » (Noy, 2004 : 85). Cederholm (2000) et Elsrud (2001) ont souligné combien leur désir de voyage est marqué par l'extraction des « sentiers battus » qui, confortant *a priori* l'expérience de l'aventure et du risque, sont des vecteurs forts d'un voyage qui se veut original. Cette confrontation à un univers non familial parfois porteur de risque ou de dangerosité (Bhattacharyya, 1997) engendre une quête existentielle (Noy, 2004), qui n'est néanmoins pas l'apanage des seuls *backpackers*. En effet, Wang a observé combien

le tourisme était devenu une « industrie de l'authenticité » et que les relations interculturelles pouvaient être sous-tendues par des rapports marchands (Wang, 2000).

Deuxièmement, c'est la recherche d'interactions sociales qui constitue une caractéristique forte, les expériences de sociabilité étant considérées comme intensives (Riley, 1988). Il est globalement admis que les interactions sociales sont fréquentes, relativement banales au sein de cette population, et constituent une des motivations essentielles du voyage. Les rencontres, nombreuses et changeantes, visent les populations locales ainsi que les homologues de voyage. La recherche de proximité avec ces dernières est importante dans la mesure où s'en approcher entraîne une position au plus près de ce qui constitue la culture indigène, même si Noy (2004) a cependant souligné que les *backpackers* suivaient régulièrement les mêmes itinéraires et investissaient les mêmes structures durant leur voyage.

Troisièmement, c'est la question identitaire qui est considérée comme marquante. Nombre de travaux (Cederholm, 2000 ; Desforges, 1998) ont insisté sur le fait que les narrations souvent enthousiastes et bien organisées des activités réalisées et des destinations visitées cachaient un enjeu identitaire fort, qui s'explique par la place d'un tel voyage dans le processus biographique (relative jeunesse des *backpackers*, moments de césure dans des trajectoires personnelles ou professionnelles). Beaucoup de *backpackers* sont, en effet, à un croisement dans leur vie, récemment diplômés, mariés ou divorcés, entre deux emplois, etc. Bref, ils sont dans une période transitionnelle de leur cycle de vie, et le voyage, parce qu'il permet une mise en suspens temporaire entre une séquence biographique qui se termine et une autre qui n'est pas commencée, semble être, dans la construction de soi, un moment à la fois formateur (pour les plus jeunes) et transformateur (pour ceux qui vivent la césure sur un plan personnel ou professionnel).

De ce profil général se dégagent des lignes de force permettant de parler d'une figure relativement homogène quant à la *forme* du voyage. On peut la résumer ainsi : une durée qui s'étend sur au moins un mois, généralement en solitaire, éventuellement en petit groupe, des hébergements à prix modiques où le confort matériel ne semble pas prédominer, un souci de contacts avec l'environnement humain, une préparation minimale qui rend possible des programmations *in situ* et offre plus largement une flexibilité dans l'agencement des choses à faire, les destinations et les attractions reconnues comme touristiques tendant à être évitées. À ces formes globalement partagées s'acolent des profils de touristes provenant majoritairement des pays du monde développé et, quel que soit l'âge, sont tentés par un périple relativement aventureux. Néanmoins, les effets de rupture et d'aventure sont tempérés par plusieurs facteurs : ces touristes sont, pour beaucoup, insérés dans la société d'origine (par le diplôme, le travail, etc.) et par conséquent peu enclins à s'en couper ; leurs activités ne semblent pas être fortement distinctives d'activités touristiques plus classiques, notamment par le recours épisodique et localisé à des visites ou des programmes préalablement organisés. C'est donc un balancement entre la recherche d'un voyage alternatif et une réalité des pratiques qui le nuance. L'expression des pratiques dans l'espace parisien ayant notre

intérêt, nous développons le cadre méthodologique pour les interpréter sur un territoire touristique très marqué par la polarité du centre vis-à-vis de la périphérie.

Interpréter les pratiques à Paris

La connaissance des pratiques des *backpackers* à Paris demande à la fois de relever les spécificités de l'espace touristiques parisien (*Paris, une territorialité touristique concentrée*), de préciser les choix méthodologiques (*Restitution des pratiques par le récit*) et les caractéristiques de la population étudiée (*Statut des enquêtés*).

Paris, une territorialité touristique concentrée

En termes de flux estimés, Paris intra-muros a attiré environ 28 millions de touristes (OTCP, 2012) et sa région, l'Île-de-France, 30,2 millions en 2009 (CCIP, 2010), constituant ainsi une des aires urbaines mondiales les plus attractives. Les travaux existants insistent sur la place d'un cadre symbolique et urbain fortement marqué par l'histoire et un espace de pratiques géographiquement limité (Pearce, 1998). Fagnoni et Aymard (2002) y soulignent la dimension structurante du cadre urbain et symbolique organisé autour des monuments et la combinaison d'images se référant à la grandeur culturelle, urbanistique, politique et industrielle. Le prestige parisien est le résultat d'un patrimoine architectural et culturel façonné par les siècles, donnant naissance à des mythes de portée universelle (Cohen, 1999). Pour une large part, cet héritage est celui du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, car les stéréotypes de Paris se fixent à cette époque et attirent aujourd'hui de nombreux visiteurs à travers « des lieux, des atmosphères, des traditions et des modes de vie (à l'exemple du bistrot parisien) qui se sont codifiés et qui sont devenus des produits touristiques [...] Ils s'appuient sur des territorialités touristiques bien précises, des points de passages obligés » (Fagnoni et Aymard, 2002 : 7). Au niveau spatial, cette « monumentalité », pour une large part, se situe dans le *Central Tourist District* identifié par Duhamel et Knafo (2007) et qui regroupe les principaux sites emblématiques du patrimoine parisien. Outre quelques satellites comme Montmartre et la basilique du Sacré-Cœur au nord, le cimetière du Père-Lachaise à l'est et, à l'extérieur de Paris, des sites comme Versailles, cet espace renvoie essentiellement aux arrondissements centraux s'étirant le long de la Seine vers l'ouest jusqu'au Champ-de-Mars et à la place du Trocadéro ainsi qu'au quartier de l'Opéra au nord. La constitution d'un espace central touristique est largement tributaire d'une dynamique de patrimonialisation et d'une histoire où les différents pouvoirs politiques ont, notamment au long du XIX^e siècle, imprimé leur marque à des fins centralisatrices, modernisatrices et symboliques. Les spatialités touristiques se consolident à cette époque dans le centre et l'ouest, du fait du développement hôtelier qui internationalise cette partie de la ville, laquelle devient le Paris des riches anglais, et de l'impact des expositions universelles qui valorisent cette portion de Paris. Ainsi, l'espace et le temps participent à l'élaboration d'une entité touristique assez bien délimitée, qui contribue à polariser des profils *a priori* différents de

touristes sans néanmoins les réduire à ce seul espace. Ces profils sont généralement difficiles à construire (Pearce, 1990) du fait de la difficulté de recueillir des données fiables, tant du point de vue quantitatif (le comptage est difficile dans l'espace urbain, généralement poreux) que qualitatifs (il faut appréhender les touristes dans des durées de séjours relativement courtes). En tenant compte de ces écueils et dans la perspective d'une méthodologie propice au recueil de l'expérience touristique, nous avons privilégié le recueil du récit des *backpackers* sur leurs propres pratiques.

Restitution des pratiques par le récit

Trente-cinq touristes de plusieurs nationalités (européenne, nord et sud-américaine, australienne), âgés de 17 à 29 ans, voyageant dans le cadre d'un circuit libre à travers l'Europe, ont été interrogés dans une auberge de jeunesse à Paris par des entretiens semi-directifs. Cette méthodologie est adaptée pour saisir le sens subjectif que les acteurs attribuent à leur pratique de voyage dans l'espace parisien. Le voyage est ici reconstitué dans le cadre d'un récit sur l'expérience vécue. Le récit, comme action de rapporter des événements, permet de mettre à jour les différents moments de la découverte des lieux visités et des individus rencontrés. C'est donc une restitution de différents « temps forts » de l'expérience touristique qui importe, notamment l'ensemble des choix et des arbitrages effectués. Nous les considérons comme révélateurs de l'expérience touristique. Celles des *backpackers* à Paris suppose-t-elle la mobilisation de plusieurs logiques d'action ? Dans quelle mesure ces *backpackers* sont amenés à combiner ces logiques, à les hiérarchiser et à produire des arbitrages ? Que nous disent ces *backpackers* sur l'évolution de cette catégorie ? Comme connaissance de la pratique par la saisie du point de vue de l'acteur, l'entretien est en mesure de décrire et de fournir des éléments d'explication de ce type d'expérience. Parallèlement à ces entretiens, nous avons également questionné des réceptionnistes présents dans les auberges. Par la position d'intermédiaires qu'ils occupent auprès des touristes, ils constituent une source d'information sur leur univers de voyage : c'est un regard extérieur sur les pratiques des *backpackers* parce qu'ils interagissent avec eux à l'accueil de l'auberge et ont connaissance des questions qui sont posées et des choix effectués. Ils observent les conditions de voyage et les rapports d'interconnaissance qui se créent entre voyageurs.

Les entretiens se sont déroulés dans une auberge de jeunesse à Paris durant le premier semestre de 2005. D'autres éléments inhérents au voyage auraient pu servir (les transports publics ou des sites touristiques), mais l'hébergement nous a semblé le plus approprié pour entrer en contact avec la population d'étude : comme nombre de touristes, elle y passe du temps, se prépare pour la journée, s'y restaure parfois, s'y repose, etc. Elle y rencontre des homologues et interagit avec eux. Le choix des auberges de jeunesse se justifie par le coût très bas d'un tel hébergement, leur image et les principes originels toujours avancés aujourd'hui dans les discours et la charte de la Fédération unie des auberges de jeunesse (FUAJ), à savoir l'importance d'une connaissance du monde basée sur la découverte et l'estime de l'autre, ainsi que d'un regard attentif aux différences du monde humain et naturel.

Si, aujourd'hui, le contexte a changé, la FUAJ entend perpétuer sa mission première : l'accueil international des jeunes qui voyagent à travers le monde.

L'auberge choisie se caractérise par une position géographique assez centrale, dans le 11^e arrondissement de Paris, près de la place de la République, point de rencontre de plusieurs lignes de métro, une petite capacité qui favorise la coprésence et les touristes « individuels » voyageant par leurs propres moyens. Les entretiens ont concernés deux types d'interrogations : d'une part, les motifs qui gouvernent le voyage et la manière dont les enquêtés les combinent, les hiérarchisent et les traduisent en termes de choix de lieux, de programme. En clair, que visitent-ils ? D'autre part, quels sens attribuent-ils à ces visites ? Quels sont leurs rapports aux rôles constitués : se sentent-ils *backpackers* ou touristes ? Ces catégories sont-elles pertinentes ?

Pour constituer notre échantillon, nous avons tenu compte à la fois des données objectives des lieux d'hébergements et des données théoriques recueillies dans la littérature. Sorensen (2003) a synthétisé un ensemble de données concernant les origines géographiques, sociales et les caractéristiques générales de leur voyage (durée, nombre de personnes, âge, sexe, nationalités, etc.). Le respect de ces propriétés a nécessité de conserver une parité homme-femme, d'interroger les touristes qui ont conçu leur voyage individuellement (même si, sur place, ils peuvent être provisoirement rassemblés) et, au regard de la répartition géographique lisible à l'auberge, de s'assurer de questionner des touristes européens et un nombre quasi identique de ressortissants d'Amérique du Nord, d'Amérique du Sud, d'Australie et d'Asie. Ces entretiens ont été analysés de manière thématique en partageant, entre autres, les aspects du voyage qui sont objectivables dans des choix de lieux, de programme, d'itinéraire, etc. et leurs conséquences pratiques sur l'expérience touristique telle qu'elle fut subjectivement ressentie par les enquêtés.

Statuts des enquêtés

L'assise financière des enquêtés résulte directement de statuts qui, s'ils sont divers, échappent temporairement, pour plus des deux tiers, au monde salarié (excepté un noyau de 10 enquêtés qui sont employés ou jeunes cadres). Nombre des enquêtés étant étudiants ou effectuant de petits *jobs*, les revenus ne peuvent être véritablement conséquents. Pour ces derniers, les durées de vacances, enchâssées dans des statuts réglementés, sont réduites à quelques semaines et ne dépassent pas trois ou quatre étapes durant le voyage. Leur tranche d'âge est légèrement supérieure aux autres enquêtés (25-29 ans contre 17-25 ans). Les deux tiers restants sont soit des étudiants qui voyagent pendant les vacances scolaires — là aussi limitées, entre un mois et demi et 2 mois — soit des personnes en phase transitoire qui peuvent élargir selon leur gré la période de voyage à plusieurs mois (généralement entre 3 et 10 mois). Pour ceux-ci, le voyage correspond à une pause dans le cycle d'études ou le parcours professionnel, et la dimension transitoire est plus remarquable. Les raisons initiales qui ont motivé le voyage sont le souci de la découverte et de l'expérience : il s'agit, pêle-mêle, de « voir le monde », de « rencontrer des gens », de « vivre une expérience ». Si ces justifications

illustrent des échappées temporaires vers des formes d'altérité plus ou moins inédites et des pratiques que l'on souhaite en partie transformatrices, il n'y a pas de logiques particulières différenciant les jeunes salariés des autres voyageurs qui sont étudiants ou plus précaires. Les raisons exprimées s'inscrivent dans un registre relativement égal même lorsqu'on les adosse aux univers sociaux de référence des enquêtés. L'intention de la découverte et ses effets laissent entrevoir des justifications plus précises chez certains enquêtés, qui peuvent se comprendre comme une volonté de sortir du quotidien. Ce n'est certes pas qu'une articulation binaire (le voyage comme simple régénération du quotidien), mais il y a une tension qui peut s'interpréter comme une échappée nécessaire. Ce peut être pour se délester de ses pesanteurs (échapper à l'école, à la famille...) ou encore bénéficier du recul que représente le voyage pour évaluer et considérer nouvellement les engagements auxquels on a souscrit (besoin de partir, de faire une pause, réfléchir à son avenir, son cursus...). Ainsi, outre la quête hors du quotidien, l'articulation avec cette sphère est parfois ténue : échapper à son cadre coercitif, prendre la mesure des engagements contractés, les fuir (« c'est juste pour échapper un peu à l'école, la famille et tout ça pour un moment, je voulais juste voir d'autres endroits, autre chose » (Iren, 21 ans, Américaine) ; « j'avais besoin de partir, de faire une pause pour faire autre chose, voir des gens nouveaux, quitter la routine » (Katia, 21 ans, Belge)). Ce type d'échappées se réalise par un voyage qui valorise une mobilité de circulation à travers différentes étapes dans les villes d'Europe. Pourtant, lorsque ces destinations sont, comme Paris, mondialement connues et visitées, comment se vit une telle expérience et s'organisent les pratiques ?

Voyager « sac au dos » dans une ville mondialement médiatisée

Le voyage touristique des *backpackers* à Paris est ambivalent, entre visite des sites les plus communs (*Les hauts-lieux touristiques, une base commune de visite*), engendrant une conscience touristique assumée (*La conscience de soi comme « touriste »*), et l'espace plus composite de la ville au jour le jour (*La ville au quotidien*).

Les hauts-lieux touristiques, une base commune de visite

Dans les faits, loin d'être évité par une stratégie de mise à distance, l'espace central le long de la Seine qui concentre les grands sites touristiques constitue une base commune de visite que les *backpackers* interrogés fréquentent largement. Cet espace central polarisateur des projets d'aménagement et des pratiques touristiques n'est pas propre à Paris. En effet, les travaux sur le tourisme urbain (Law, 1993 ; Page, 1995) ont souligné l'importance des flux centraux de façon concomitante aux opérations de valorisation et de réhabilitation des espaces historiques urbains (Ashworth et Tunbridge, 2000), même si plusieurs travaux montrent aujourd'hui le développement de lieux et pratiques touristiques vers les périphéries urbaines (Fainstein et Powers, 2007). Cet évitement de l'espace central parisien, si l'on se place dans la perspective antitouristique, qui est censément une composante du voyage

des *backpackers* (Teas, 1988 ; Adler, 1985), ne constitue pas l'actualité de leurs pratiques observées à Paris. Cette orientation claire vers les hauts-lieux du tourisme est confirmée par les réceptionnistes des auberges de jeunesse : « Ils veulent tous voir la tour Eiffel, le Louvre, ça tourne au centre de Paris qu'on connaît tous... tout le centre plus le Sacré-Cœur, voilà, et par moment EuroDisney et Versailles dans le sud. C'est très rare, c'est très, très rare. Moi, je suis très surpris quand un touriste me demande un endroit que d'autres ne me demandent pas » (Christophe, 23 ans, réceptionniste). Ce réseau de lieux est un espace de pratiques pour les *backpackers*, car il constitue un espace symbolique qui a nourri leur imaginaire. De plus, le voyage touristique remplit une fonction sociale de témoignage qui renforce la difficulté de contourner ces objets touristiques. Sur ces logiques sociales du voyage, où l'imaginaire collectif participe à guider les pratiques et où la socialisation lors du retour demande d'en rendre compte, les *backpackers* ne font pas vraiment exception. Cette question, évoquée dans les entretiens, ne les distingue pas des autres touristes. Leurs récits s'apparentent largement à une opération de réduction et de mise en conformité de l'expérience avec la norme dominante (Urbain, 2003). Cependant, si l'attraction est manifeste, les modalités de visite sont diverses en fonction des moyens financiers et, surtout, des durées de voyage.

Premièrement, le budget est un facteur déterminant. En constituant un critère objectif qui configure fortement les voyages des *backpackers* dans leurs formes générales (hébergement, transport, alimentation, etc.), le budget se répercute logiquement sur les pratiques de visites qui demandent un droit d'entrée payant. La visite payante d'un musée ou d'un site n'est pas une simple formalité mais se réfléchit et s'examine : « C'est sûr [en se référant à l'ensemble du voyage] que je veux voir les principaux lieux touristiques. Mais s'il me faut payer pour rentrer, je ne rentre pas ou alors cela dépend du prix » (Rodolfo, 22 ans, Argentin). Le prix est une donnée déterminante qui va moduler la portée de la visite payante en façonnant les contours. Selon les manières adoptées, les visites vont prendre différentes formes : de la visite payante à la recherche de la réduction, de la visite intérieure sommaire à la vue à distance. Ce sont là des manières de « faire » le Louvre, Beaubourg, la tour Eiffel et, plus globalement, l'ensemble de l'espace « monumental » payant dans le cadre de différentes pratiques, lesquelles illustrent une attitude globale de distance vis-à-vis des sites qui demandent un droit d'entrée. Le critère économique encourage donc la recherche de stratégies alternatives consistant ou à rabaisser le plein tarif à un niveau plus motivant ou à se laisser porter par l'environnement et l'ambiance extérieure du lieu. Toutefois, l'aspect économique est parfois redoublé par l'attrait relatif des « curiosités » renfermées par le site, car tous les enquêtés n'ont pas l'appétence suffisante (même s'ils en avaient les moyens financiers) de faire une véritable visite et d'accéder aux œuvres ou aux panoramas. Cela est d'autant plus prégnant que la logique de circuit (surtout lorsqu'elle est étalée dans le temps) favorise l'accumulation de sites importants lors des différentes étapes dans les grandes villes européennes qui tend à relativiser l'aura des attractions locales. Le motif économique se combine alors avec d'autres raisons, plus individuelles, qui, ensemble, ne

commandent donc pas impérativement la visite formelle des attractions que les visites payantes autoriseraient. Ce cadre favorise donc des visites qui se réalisent à partir de l'extérieur des sites, mais qui ne constituent pas, pour autant, des pratiques par défaut.

Secondement, le facteur temporel est important. Il est entendu ici comme la durée du voyage parisien et comme le nombre de visites réalisées dans la ville (dans le sens où l'on peut revenir une deuxième fois à Paris au cours du même voyage). La structure temporelle du voyage, dans sa contraction (courte durée), son extension (longue durée) ou dans sa reproduction (nⁱème visite), participe à moduler la relation à l'espace touristique central. Elle agit soit en structurant davantage le voyage vers cet espace lorsque la durée est courte ou relève d'une première visite, soit, à l'inverse, elle tend à l'en déléster quand il s'insère dans le temps long ou le retour. Dans ces cas, le voyage s'ouvre alors à d'autres lieux, généralement moins connus et moins concentrés géographiquement. La manière dont s'effectue l'articulation du facteur temporel à cet espace touristique référentiel participe ainsi à spécifier l'orientation des pratiques : si la raréfaction du temps favorise une forme d'obturation du reste de la ville au profit des objets les plus « monumentaux », la disponibilité temporelle encourage un rapport plus labile et clairsemé. La programmation est alors moins dense et le report des choses prévues plus fréquent. Cette question temporelle engage deux dimensions dans le rapport à la ville : d'une part, c'est la structure des mouvements dans la ville à partir du rapport au centre géographique qui est impliquée, avec des mouvements qui sont majoritairement « centripètes » ou, à l'inverse, « centrifuge » si la durée est plus importante; d'autre part, c'est le niveau de programmation qui est impacté, en étant plus « suivi » si la durée est courte, davantage « labile » si elle est longue. Dans ce cas, on observe un enrichissement progressif de la relation à l'espace, dans l'envie plus prononcée de capter une atmosphère, par un registre de lieux qui se densifie, une urgence de visite qui s'amoindrit. Les visites sont plus aléatoires. Ceux qui restent plus longtemps ont des programmes journaliers davantage sommaires : la vacance de choses à faire, le repos et le délassement composent des journées où les visites sont espacées et facilement reportables. Pour Tobin (20 ans, Allemand), qui reste 12 jours, le programme est lâche : « Il y a des jours où j'ai dormi tard... et en fait ce n'était pas stressant, ce n'était pas stressant pour moi, parce que, pour toutes ces choses, j'avais une semaine complète, plus même, pour faire seulement une ou deux choses par jour ». À Paris pour deux semaines, le programme de Chris (24 ans, Australien) s'en ressent : « En général, je flâne. En fait, quand je veux voir quelque chose, j'y vais, mais ça ne me prend pas la journée toute entière, je visite une ou deux choses et, ensuite, je flâne dans le coin le reste du temps [...] Là, je voudrais aller au Père-Lachaise mais je ne sais pas quand. » Ainsi, l'urgence des choses à voir est encore moins présente et la programmation plus relâchée lorsque la durée du voyage s'étire sur une ou plusieurs semaines ou quand l'étape parisienne vient clôturer, ou presque, le tour d'Europe. Sur ce point, les *backpackers* enquêtés ne se distinguent pas des autres touristes, car on retrouve les conclusions concernant les « *repeaters* » à Paris où l'expérience urbaine se diversifie en

s'orientant vers des lieux moins médiatisés (Freytag, 2008). Néanmoins, comment cette polarisation socio-spatiale vers le patrimoine historique est-elle restituée dans les discours ? Est-elle minorée, justifiée par l'idée d'un « passage obligé » ou assumée comme une composante intrinsèque à toute destination touristique d'importance ?

La conscience de soi comme « touriste »

Le terme « touriste » réfère ici aux représentations négatives entendues comme les différents aspects qui, censément, relativisent l'expérience autonome et authentique du voyage touristique : la masse, les monuments, les formes stéréotypées, etc. Ces éléments, en constituant des vecteurs de standardisation de pratiques touristiques, agissent dans les représentations comme des référents négatifs (Burgelin, 1967). Une pratique peut être qualifiée de standardisée parce qu'elle existe en grand nombre ou qu'elle donne cette impression. Elle « domine » ainsi par le nombre appréhendé objectivement (les flux de touristes) et subjectivement dans la relation que les touristes entretiennent avec le nombre et ses manifestations afférentes (le collectif, le groupe, la masse, etc.). L'enquête montre que les *backpackers* adoptent une position globalement dénuée de tiraillement et de postures critiques explicites sur le mode du dédoublement (les « touristes » versus « moi ou nous, voyageurs ») ou de la dénonciation (« ils sont nombreux », « envahisseurs », etc.). Si ces postures critiques existent, elles ne ressortent pas d'un cadre globalisant sur le tourisme comme entité spécifique avec des formes de voyages identifiables et les touristes comme types de visiteurs homogènes qui pourraient être critiqués en tant que tels. Il n'y a donc pas ce qu'Amirou nomme un « paradigme criticiste » (Amirou, 1995), c'est-à-dire des propositions, du sens commun ou non, qui rejettent en bloc et condamnent le tourisme actuel dans son principe : voyager pour son loisir, que ce soit des monuments mondialement connus, des édifices plus anecdotiques ou l'ensemble combiné. Certes, plus ponctuellement, dans le commentaire d'une situation ou d'une scène émerge le jugement dépréciatif, par exemple sur les transports collectifs touristiques où Brita, commentant les bateaux-mouches, cible les touristes comme « ils sont là, tous alignés, en groupes, à ne pas bouger » (Brita, 24 ans, Allemande). Cependant, il n'y a pas une représentation globale à la manière d'un système qui considérerait le tourisme comme référent négatif et repousserait les touristes dans la catégorie des faux voyageurs, qui seraient trop ceci ou pas assez cela. La principale raison de cette relation non problématique à l'espace central, pourtant activateur d'imaginaires stéréotypés et polarisateurs des flux touristiques, et à l'absence d'un tel paradigme, est que les *backpackers* ne se vivent pas si différemment des « touristes » au point de se représenter comme catégorie distincte (voyageur, *backpacker*...). La relation est plus étroite et perméable : ils se considèrent comme touristes et non comme *backpackers*, mais admettent faire du « tourisme » en refusant toutefois que leur voyage puisse totalement se réduire aux formes les plus ostensibles et massifiées. Cette appartenance touristique est explicite et assumée sans pour autant être revendiquée. Elle est acceptée « naturellement », sans le recours aux références, aux catégories du « tourisme » et du « voyage ». Si ces catégories

ne sont pas opératoires et si l'appartenance «touristique» se fait sans autojustification notable ou posture revendicatrice, c'est que le tourisme constitue un élément du voyage. Globalement, celui-ci repose sur une variété d'éléments du «tourisme», dans certains lieux et à certains moments, mais aussi de relations plus personnelles aux lieux et aux gens. Il n'y a donc pas de contradiction à aller voir la tour Eiffel et à voyager de façon autonome avec son sac à dos : «C'est une complémentarité plus qu'une contradiction. L'après-midi, la tour Eiffel, et le soir, je ne sais pas, tu vas danser. Tu fais tes trucs à toi» (Rodolfo, 22 ans, Argentin). Azzia dit vouloir «tout voir» ou Kate et Chris, tous deux venant d'Australie, sont sensibles à l'ensemble des différences au regard de leur configuration quotidienne et familière : «On ne voit rien de tout ça en Australie, donc ce genre de choses, ces superbes bâtiments, l'architecture, c'est des choses qu'on ne voit pas en Australie» (Chris, 24 ans, Australien). C'est aussi parce que l'on veut rentabiliser un si long voyage : «Moi, ce que je n'aime pas, c'est de ne pas pouvoir aller voir ce que j'ai envie de voir [...] Je veux voir les choses touristiques parce que c'est cher de venir ici et surtout d'Australie. Du coup, je veux en voir le plus possible» (Kate, 21 ans, Australienne). La faiblesse de la posture critique du «tourisme» s'explique aussi par le «prix» des renoncements que cette dernière impliquerait : une déviance par rapport aux objets touristiques dominants à Paris alors même qu'on fait le choix d'une destination classique qui leur doit son rayonnement. Mais l'expérience touristique de la ville ne s'y réduit pas, car il s'agit également de voir la ville en mouvement, avec ses résidents, ce qu'ils font, la manière dont ils vivent. En bref, c'est son «quotidien», qui se révèle être le pendant des visites touristiques.

La ville au quotidien

Comme toute métropole, Paris est un espace composite qui ne se réduit pas à ses espaces monumentaux. Elle permet ainsi une diversité de visites possibles, hors des sites remarquables et au-delà de ses formes caractéristiques, notamment dans les lieux et les temps communs de la ville, particulièrement dans les espaces publics et les fonctionnalités classiques des populations résidentes (bar, restaurant, parc, etc.). Pour les enquêtés, ce programme d'observation du «quotidien» est modeste en apparence mais infini dans sa réalisation : modeste parce qu'il implique la déambulation, c'est-à-dire une marche sans buts trop précis, réalisée dans une posture contemplative et sensible, dans un contact avec les résidents, les ambiances, les odeurs. Cependant, il est infini parce que, *a priori*, tout est susceptible d'intégrer un tel programme : ce sont mille manifestations quotidiennes liées à la densité humaine et au côtoiement des individus, au mouvement urbain et ses déclinaisons multiples et variées, sur une avenue, une place ou à un coin de rue. Ce type d'expérience urbaine est donc nourrie d'ambiances, c'est-à-dire d'atmosphères à la fois matérielles et subjectives (Desportes, 2005). Concrètement, la saisie de l'atmosphère s'illustre dans des expressions générales comme «sentir l'atmosphère de la ville» (Azzia, 22 ans, Japonais), «faire l'expérience de la ville» (Ben, 24 ans, Australien), «regarder la ville» (Iren, 21 ans, Américaine), «se confronter à la ville» (Gareth, 24 ans, Canadien). La marche constitue un

support essentiel de ce programme en permettant un degré de proximité physique avec la matérialité du cadre urbain et des propos comme «je veux juste marcher, comme ça», «juste marcher et voir», etc. qui attestent de l'apparente simplicité du projet. L'emploi de l'expression adverbiale «juste» n'est pas anodin. Récurrent dans les discours, il témoigne d'une forme de modestie et de naturel dans le rapport à la ville : «Je veux juste... je veux sentir l'atmosphère, marcher dans une grande ville, je veux voir les boutiques, les bâtiments [...] j'aime marcher... j'aime bien marcher dans les rues et voir des choses, des choses amusantes» (Azzia, 22 ans, Japonais). Ou encore Ben (24 ans, Australien) pour qui «c'est juste sympa, très agréable de ne rien faire en particulier sinon regarder, tu te promènes et tu regardes». C'est le mouvement du corps (l'avancée dans la ville) et l'activité visuelle (observer autour de soi) qui constituent ici la posture pertinente pour recueillir l'infinie diversité de l'urbanité métropolitaine. Comme le dit Tobi (20 ans, Allemand), il s'agit de regarder, mais dans une logique d'absorption indéfinie : «Ce n'est rien de spécial, je regarde tout, je regarde les gens... les magasins, les bâtiments, tout, comme ce que tu fais quand tu te promènes dans une ville, ou quand tu erres... c'est... oui, les gens, les magasins, les bâtiments.» C'est une somme basique d'éléments urbains — gens, rues, quartiers, magasins, bâtiments, églises — modelés dans une architecture et une géographie qui donnent à voir des «choses locales» (Ben, 24 ans, Australien).

Un des vecteurs de l'expérience urbaine telle que peuvent la concevoir les *backpackers* se cristallise dans le rapport visuel et contemplatif aux résidents qui se meuvent dans l'espace public. Il y a un intérêt prononcé dans l'observation des gens dans la rue, une manière de considérer leur présence avec une certaine attention. Si ce n'est pas une activité facilement localisable dans des moments précis, elle apparaît être un des moteurs des nombreuses déambulations dans l'espace urbain. Comparativement, les enquêtés estiment que le monde clos du métro obture bien plus le spectacle de la vie urbaine, jugeant qu'on y voit moins de choses, car la potentialité d'observation du quotidien est limitée dans l'espace circonscrit des réseaux souterrains. De fait, la marche est le moyen privilégié de cette activité visuelle et sensible. Cette curiosité est celle d'un projet qui consiste non seulement à «voir comment les gens vivent» mais aussi à «comprendre comment [ils] vivent» (Juan, 18 ans, Argentin). C'est notamment le sens des paroles d'Iren (21 ans, Américaine) à propos des cafés où elle s'assoit afin de regarder «les gens qui passent pour voir comment les gens vivent». Le propos porte une dimension programmatique pour les enquêtés où, indistinctement, le regard sur les passants est valorisé : c'est, pour Ben (24 ans, Australien), «juste sortir, chercher à comprendre comment les gens vivent dans cette ville, voir un peu son "fonctionnement"» ou, pour Katia (21 ans, Belge) qui se balade, «pour regarder les gens, voir la ville, les gens dans les quartiers». Ces formulations générales se précisent au contact de situations ciblées de l'espace public, qu'elles impliquent une présence humaine ou non. Ce sont des configurations bien délimitées qui attirent le regard des enquêtés : une portion de l'environnement qui, dans ce qu'elle regorge d'intensité ou de surprise, dans la manière dont elle est disposée et orientée, découverte et observée, suscite l'intérêt

voire la perplexité. Ces situations sont parfois interprétables comme des « scènes », dans le sens où les situations semblent le lieu d'un jeu ou d'une tension provoquant l'étonnement. Elles renvoient plus largement au quotidien de la vie urbaine, lequel charrie une infinité de situations diverses et d'interactions possibles, dont moult petits « spectacles » inopinés. Ainsi, ce peut être surprendre un contrôle de police dans la rue ou le métro, tel Marc, frappé de la dimension conflictuelle des interactions observées entre les forces de police et les quidams interpellés : « J'ai vu des policiers brutaux, j'ai vu ça, des gens en train de se faire frapper sur le boulevard Montparnasse, des CRS frapper avec leurs trucs, là, dans le métro, même les contrôles, ils prennent n'importe qui, appuyés contre le mur » (Marc, 27 ans, Canadien). C'est aussi la vue des flux urbains qui, s'ils sont l'objet de discours souvent étonnés sur la densité circulatoire (des enquêtés parlent, à ce sujet, d'un « trafic fou », d'une « vraie fourmilière » ou des « voitures qui roulent n'importe comment »), donnent lieu à des observations précises. C'est saisir la mesure, à un endroit donné, du mouvement qui semble prendre une tournure chaotique, tel Brian qui, éberlué par l'état de la circulation sur la place de l'Étoile, s'est assis pour contempler le spectacle incessant des véhicules s'engageant depuis les avenues, tournant puis bifurquant, et ainsi de suite : « Je me suis assis là, je me suis assis place de l'Arc de triomphe, juste pour regarder les 12 avenues, elles se rencontrent à cet endroit. C'est fou qu'il n'y ait pas plus d'accidents [...] c'est vraiment différent de ce que j'ai pu voir ailleurs » (Brian, 22 ans, Canadien). L'intérêt de ces scènes provient également de leur caractère inattendu qui résulte grandement d'une mobilité déambulatoire, c'est-à-dire qui ne se fixe pas d'objectif trop précis en laissant ouvert les choix d'itinéraires. C'est ainsi que l'on peut marcher en laissant promener son regard sur l'environnement urbain et ses multiples accroches au fil du mouvement. C'est dans ce cadre que l'on se retrouve soudainement face à un monument ou un site que l'on ne s'attendait pas à voir, tel Tobi (20 ans, Allemand), déambulant et regardant les boutiques : « Tout à coup, j'ai vu le... est-ce que c'était le Centre Pompidou ? Je crois, je suis juste surpris de... de me promener et de le trouver là, juste en face de moi. » La plupart des scènes décrites précédemment s'inscrivent dans ce type de configuration où l'on découvre par hasard, sans l'avoir programmé, un magasin d'antiquités, de jouets, de chocolats, une animalerie, des fleuristes alignés, etc. Cette confrontation à ces lieux moins « marquants » est essentielle pour les enquêtés dans le sens où ils forment un cadre idoine pour tisser une relation plus singulière à la ville. C'est parce que ces lieux sont communs qu'ils constituent un attrait pour les enquêtés, comme une sortie ou un à-côté des monuments touristiques, où l'on se dirige vers des espaces urbains plus diffus et moins attachés à des catégories, au moins pour les non-résidents. C'est l'occasion de faire des visites qui renvoient à une urbanité anodine, très diverse et accessible à tous.

Conclusion

Le Paris des *backpackers* est doublement investi, vers les espaces et les sites préalablement identifiés comme touristiques, mais aussi en direction des lieux urbains comparativement moins marqués et labellisés. Ce partage est certes artificiellement

créé, car les limites spatiales ne sont pas véritablement fixées, mais il est subjectivement vécu : c'est la section opérée dans les discours entre « les choses touristiques à voir » et « le reste de la ville ». On n'observe pas de relation excluante vis-à-vis du tourisme, mais davantage une construction singulière où ce qui est identifié comme touristique s'insère dans une expérience générale du voyage. Certes, les visites relevant du tourisme révèlent une dimension plus dépersonnalisée dans le sens où ce type d'expérience est davantage verbalisé sous le prisme de catégories du général et du collectif alors que, à l'inverse, les activités qui les complètent et qui se rapprochent du quotidien des résidents, mettent principalement en valeur la confrontation avec l'univers habituel de la ville dont la plus-value est de donner à voir l'ordinaire, pour un espace qui est moins prescrit et fabriqué par les discours, moins formalisable et préhensible par les clichés. Au final, les pratiques de la ville divulguent une expérience assez composite d'un point de vue social et spatial et qui n'est pas spécifiquement gouvernée par une idéologie. Si les conduites sont bien portées par une autonomie et une économie générales, il s'agit de voyager en vivant des expériences qui n'excluent pas, dans une certaine mesure, les formes classiques de tourisme. Cette condition touristique assumée témoigne-t-elle de « *backpackers* à l'eau » (Kauffmann, 2004) ? Certes, cette population de touristes est moins non conformiste ou séparatiste que prévu, mais ses pratiques ne sont pas complètement diluées dans une masse uniforme. En effet, le voyage continue néanmoins d'être porté par des traits propres et conserve des spécificités (pratiques économes, recherche d'expériences...). Le *backpacking* constitue-il alors encore une catégorie pertinente ? La question de l'institutionnalisation de ce type de tourisme est, dans la littérature scientifique, un élément déjà partiellement réglé. Si, dans les conceptualisations des années 1960 et 1970, dans un contexte de contre-culture, les *backpackers* ont été appréhendés sous l'angle d'une distance à la sphère touristique institutionnalisée, à travers le souci de se détourner de chemins et de sites connus et investis par les voyageurs, par la recherche de formes d'altérités pures et non dénaturées par une économie touristique, ce clivage théorique n'a pas résisté à deux phénomènes au moins. D'une part, c'est une massification alliée à une individualisation des voyages, phénomène qui a augmenté le nombre de départ en « individuel » et une augmentation afférente de services idoines. D'autre part, c'est une désidéologisation croissante (ou une recomposition des systèmes de valeurs) limitant la portée de la rupture avec les thèmes de l'aliénation et de l'unidimensionnalité de l'humain. Dans ce cadre, progressivement, une économie de services s'est diffusée dans la sphère du *backpacking*, rendant ce dernier davantage lisible et interprétable comme un segment du tourisme et non plus comme un espace qui lui serait extérieur et régi par des règles propres. Le tourisme n'est pas un système considéré à distance dans une supposée différence mais constitue l'expérience, certes sous le prisme d'une intériorisation propre à des acteurs soucieux de témoigner de la manière dont ils la composent : une expérience touristique non réductible aux phénomènes de masse, voire parfois les excluant, le plus souvent combinant différentes pratiques au sein du même voyage. ■

Références

- ADLER, Judith (1985) « Youth on the Road. Reflections on the History of Tramping », *Annals of Tourism Research*, vol. 12, n° 3, p. 335-354.
- AMIROU, Rachid (1995) *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Paris : Presses Universitaires de France. 288 p.
- ASHWORTH, Gregory John et John E. TUNBRIDGE (2000) *The tourist-historic city: retrospect and prospect of managing the heritage city*, Amsterdam, New York : Pergamon. 220 p.
- BELL, Claudia (2002) « The Big OE: Young New Zealand Travelers as Secular Pilgrims », *Tourist Studies*, vol. 2, p. 142-158.
- BHATTACHARYYA, Deborah (1997) « Mediating India: An Analysis of a Guidebook », *Annals of Tourism Research*, vol. 24, n° 2, p. 371-389.
- BURGELIN, Olivier (1967) « Le tourisme jugé », *Communications*, n°10, Seuil, p. 65-96.
- CAHEN, Daniel (1986) *Le bon plaisir de Jacques Derrida*, émission radiophonique de France Culture diffusée le 22 mars 1986.
- CCIP — Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris (2010) *Le tourisme, une filière stratégique pour l'économie francilienne*, Les rapports et études de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris. 2 p.
- CEDERHOLM, Erika (2000) « The Attraction of the Extraordinary: Images and Experiences among Backpacker Tourists (in Swedish) ». Thèse de doctorat, Lund : Université de Clifford. 224 p.
- COHEN, Erik (1972) « Toward a Sociology of International Tourism », *Social Research*, vol. 39, p. 164-189.
- COHEN, Erik (1973) « Nomads from Affluence: Notes on the Phenomenon of Drifter Tourism », *International Journal of Comparative Sociology*, vol. 14, p. 89-103.
- COHEN, Evelyne (1999) *Paris dans l'imaginaire national de l'entre deux guerres*, Paris : Publications de la Sorbonne. 396 p.
- DESFORGES, Luke (1998) « "Checking out the Planet": Global Representations/Local Identities in Youth Travel », DANS SKELTON, T. et G. VALENTINE (éd.), *Cool Places: Geographies of Youth Cultures*, p. 175-192. London : Routledge.
- DESSPORTES, Marc (2005) *Paysages en mouvement. Transports et perception de l'espace*, Paris : Gallimard. 416 p.
- DUHAMEL, Philippe et Rémy KNAFOU (2007) « Le tourisme dans la centralité parisienne », DANS T. SAINT-JULIEN T. et R. LE GOIX (sous la direction de), *La métropole parisienne. Centralités, inégalités, proximités*, p. 39-64. Paris : Belin.
- ELSRUD, Torun (2001) « Risk Creation in Traveling: Backpacker Adventure Narration », *Annals of Tourism Research*, vol. 28, n° 3, p. 597-617.
- FAGNONI, Edith et Colette AYMARD (2002) « Entre inertie et dynamisme touristique. Le cas parisien », *Téoros*, vol. 21, no 1, p. 4-11.
- FAINSTEIN, Susan et John C. POWERS (2007) « Tourism and New York's ethnic diversity, an underutilized resource? », DANS J. RATH (sous la direction de), *Tourism, ethnic diversity and the city*, p. 143-164. Londres: Routledge.
- FREYTAG, Tim (2008) « Making a difference: tourist practices of repeat visitors in the city of Paris », *Social Geography Discussions*, vol. 4, p. 1-25.
- KAUFFMANN, Alexandre (2004) *Travellers*, Sainte-Marguerite-sur-Mer : Editions des Equateurs. 155 p.
- KONTOGEOURGOPOULOS, Nick (2003) « Keeping up with the Joneses: Tourists, Travellers and the Quest of Cultural Authenticity in Southern Thailand », *Tourist Studies*, vol. 3, n° 2, p. 171-203.
- LALLEMAND, Suzanne (2010) *Des routards en Asie : ethnologie d'un tourisme voyageur*, Paris : L'Harmattan. 295 p.
- LAW, Christopher (1993) *Urban tourism. Attracting visitors to large cities*, London : Mansell. 189 p.
- LOKER-MURPHY, Laurie (1996) « Backpackers in Australia: A Motivation-Based Segment Study », *Journal of Travel and Tourism Marketing*, vol. 54, p. 23-45.
- MUZAINI, Hamzah (2006) « Backpacking Southeast Asia: Strategies of "looking local" », *Annals of Tourism Research*, vol. 33, n° 1, p. 144-161.
- NOY, Chaim (2004) « This trip really changed me: Backpackers' Narrative of Self-Change », *Annals of Tourism Research*, vol. 31, n° 1, p. 78-102.
- OTCP — Office du tourisme et des congrès de Paris (2012) *Le tourisme à Paris. Chiffres-clés 2011*, Paris : Office de Tourisme et de Congrès de Paris. 36 p.
- PAGE, Stephen (1995) *Urban Tourism*, Londres : Routledge. 224 p.
- PEARCE, Douglas (1990) *Géographie du tourisme*, Paris : Nathan. 351 p.
- PEARCE, Douglas (1998) « Tourist districts in Paris: structure and functions », *Tourism management*, vol. 19, n° 1, p. 49-65.
- RILEY, Pamela (1988) « Road Culture of International Long-Term Budget Travelers », *Annals of Tourism Research*, vol. 15, n° 3, p. 313-328.
- SORENSEN, Anders (2003) « Backpackers Ethnography », *Annals of Tourism Research*, vol. 30, n° 4, p. 847-867.
- TEAS, Jane (1988) « "I'm Studying Monkeys: What do You Do?": Youth and Travellers in Nepal », *Kroeber Anthropological Society Papers*, vol. 67-68, p. 35-41.
- URBAIN, Jean-Didier (1998, rééd. 2003) *Secrets de voyages. Menteurs, imposteurs et autres voyageurs impossibles*, Paris : Payot et Rivages. 444 p.
- URIELY, Nathan ; Yuval YONAY et Dalit SIMCHAI (2002) « Backpacking Experiences. A Type and Form Analysis », *Annals of Tourism Research*, vol. 29, n° 2, p. 520-538.
- WANG, Ning (2000) *Tourism and Modernity: A Sociological Analysis*, Oxford : Pergamon. 280 p.